



Cahiers d'histoire

44-3 | 1999
Varia

Giovanni FEDERICO, *An economic history of the silk industry, 1830-1930*, Cambridge Studies in Modern Economic History, 5, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, XV-259 p.

Pierre Vernus



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/280>
ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1999
ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Pierre Vernus, « Giovanni FEDERICO, *An economic history of the silk industry, 1830-1930*, Cambridge Studies in Modern Economic History, 5, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, XV-259 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 44-3 | 1999, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ch/280>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Giovanni FEDERICO, *An economic history of the silk industry, 1830-1930*, Cambridge Studies in Modern Economic History, 5, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, XV-259 p.

Pierre Vernus

- 1 Cet ouvrage de Giovanni Federico est la version abrégée et remaniée de son travail *Il filo d'oro. L'industria della seta dalla restaurazione alla grande crisi*, publié en 1994 par Marsilio editori à Venise. Disons-le d'entrée, on se demande comment les éditeurs et la maison d'édition, pourtant renommés, ont pu laisser passer autant de coquilles ou de maladroites de traduction alors que la collection accueillant ce livre est présentée comme une " *flagship serie* ". Quelques exemples parmi d'autres : Beauquis systématiquement baptisé Beauquais ; des auteurs cités avec deux orthographes différentes dans la même page (Nurse et Nurkse p. 60 et même Nurske p. 246 ou Taussig et Taussing p. 71) ; des notes infrapaginales mal organisées (p. 150, p. 151, p. 154, p. 189) ; des tableaux mal présentés ; on lit p. 176 : " *The duties in all three countries were prohibitive* " alors qu'immédiatement après sont cités la France, la Russie, le Royaume-Uni et les États-Unis ! Notons aussi que le titre est trompeur puisque l'étude ne concerne que la sériciculture et l'élaboration du fil de soie, délaissant la fabrication des soieries. De ce fait, la place accordée à la France est limitée. De plus, sans nier l'intérêt heuristique que peuvent avoir la formalisation ou la modélisation mathématiques, certaines démonstrations de ce type auraient pu être épargnées au lecteur. Ainsi, page 46, après avoir mis en œuvre une régression de forme logarithmique l'auteur conclut que le caractère lacunaire des données rend les résultats peu fiables et qu'il faut se contenter de comparer l'évolution de la production de soieries à celle de la consommation de soie. De même, pages 81 à 86, un développement assez

abscons utilise la méthode du résidu de Solow pour déterminer la croissance du facteur global de productivité, mais la validité des résultats repose sur tant de restrictions et d'approximations que l'auteur reconnaît lui-même le caractère fortement aléatoire de ses calculs (" *these computations are highly tentative and subject to biases* ", p. 86). Ces défauts, ne doivent cependant pas masquer l'intérêt de l'étude.

- 2 G. Federico organise sa problématique autour de deux interrogations principales : comment expliquer la formidable croissance de la consommation de soie jusqu'à la crise des années 1930 ? Comment rendre compte de l'évolution de la compétitivité des grands producteurs (reflétée par l'évolution de leurs parts de marché), et particulièrement du passage de la prééminence italienne à celle du Japon ? L'approche est tout autant quantitative et économétrique — l'auteur a élaboré de nombreuses et utiles séries statistiques dont une partie seulement est reprise dans cette édition — que qualitative, avec notamment d'utiles développements sur l'évolution des techniques de production.
- 3 Le plan thématique et comparatif concerne essentiellement l'Italie, le Japon et la Chine. L'auteur présente d'abord un rapide tableau des trois activités étudiées (sériciculture, filature et moulinage) vers 1910, rappelant que les pays évoqués (85 % de la production à eux trois) concentraient alors les grandes régions de sériciculture et de filature alors que l'essentiel des capacités de moulinage se trouvaient chez les grands importateurs de soie occidentaux. La relative simplicité de la technologie et du matériel utilisés faisaient de la filature et du moulinage des activités peu capitalistiques, qui exigeaient une main-d'œuvre adroite et attentive, créaient peu de valeur ajoutée et s'avéraient peu propices aux économies d'échelle. Le bas niveau des barrières à l'entrée favorisait la multiplication d'une foule de petites entreprises et un faible degré de concentration.
- 4 L'essentiel du travail de G. Federico porte sur les facteurs pouvant expliquer la vive croissance de l'offre de soie, la baisse du prix réel de cette matière et la montée en force du Japon au détriment de l'Italie et de la Chine. L'étude s'attache d'abord à la demande puisque la consommation de soie a plus que quintuplé entre 1875-1877 et 1927-1929. Régnant quasiment sans partage sur le marché des articles de luxe, les soieries vinrent en effet concurrencer les cotonnades ou lainages sur celui des tissus de plus large diffusion. Mais les producteurs de soie ne profitèrent que partiellement de cette orientation favorable car le contenu en soie des articles avait tendance à diminuer (montée des articles mélangés, généralisation de la charge, vogue des articles légers). Dans ce contexte, le dynamisme de l'industrie américaine de soieries, contrastant avec la modeste croissance ou la stagnation voire le déclin des industries allemande, suisse ou française, favorisait le Japon car celui-ci avait su adapter la qualité de ses soies aux besoins américains et, à partir des années 1870, s'imposer comme le fournisseur privilégié des États-Unis au détriment de ses deux principaux concurrents.
- 5 Du côté de l'offre, il semble que l'amélioration de la productivité des facteurs qui résultait du progrès technique a permis, en compensant la baisse du prix relatif de la soie, de maintenir l'attrait de la sériciculture dans les pays producteurs et d'y assurer l'accroissement de la production. À la veille de 1914, l'Italie paraît avoir globalement conservé son avance technologique sur la Chine et, moins nettement, sur le Japon, tant dans la sériciculture que dans la filature. Elle bénéficiait ainsi d'une forte productivité et pouvait offrir des soies de qualité supérieure. Si le " système italien " a servi de modèle aux autres pays producteurs, le Japon intégra les innovations italiennes dans un nouveau modèle dont les traits se dessinèrent à partir des années 1890. Les grandes entreprises japonaises du secteur qui élaboraient et fabriquaient leur matériel ont eu un rôle actif

dans la mise au point d'innovations technologiques. La voie japonaise se révéla efficace car elle permit de rattraper dans les années 1920 les niveaux de productivité et de qualité de l'Italie. Dans le secteur du moulinage, l'Italie avait aussi vu sa position menacée à partir des années 1890, le progrès technique apparaissant alors insuffisant pour contrebalancer l'augmentation des droits qui frappaient ses articles dans les pays importateurs ainsi que la montée de la concurrence française et, avant 1914, allemande.

- 6 Dans les deux dernières parties du livre l'auteur aborde le rôle des institutions sous deux aspects : l'organisation des marchés et l'action des États. Selon G. Federico, les importantes différences observables sur les marchés des cocons des principaux producteurs ne semblent pas avoir contribué à déterminer un avantage ou un handicap définitif. De son côté, le marché international de la soie était beaucoup plus complexe que celui des cocons (diversité des vendeurs, éloignement géographique séparant acheteurs et vendeurs, variété des qualités de soie), et les places occidentales se modernisèrent plus précocement que celles d'Extrême-Orient. Les premières, sur lesquelles le poids des intermédiaires déclinait, proposaient d'utiles services et disposaient d'une presse spécialisée bien informée, elles s'adossaient à un système bancaire ou à un marché des capitaux efficaces, mais le commerce de la soie y demeurait une activité très risquée. La compétition qu'elles se livraient était rude puisqu'elles offraient les mêmes types de soie, alors que chaque place asiatique se caractérisait par des qualités qui lui étaient propres. Sur les marchés asiatiques, les transformations étaient moindres et si les intermédiaires restaient souvent indispensables en raison de la distance linguistique et culturelle qui séparaient les vendeurs orientaux des acheteurs occidentaux, ils voyaient ici aussi leur rôle décliner. À l'issue de cette analyse l'auteur conclut à l'infériorité des coûts de transaction sur le marché italien, mais sans qu'elle se révèle décisive (" *In other words, institutions were indeed important but hardly decisive* ", p. 170). Mais trois pages plus loin, il reconnaît que dans l'hypothèse — qu'il ne peut totalement écarter — de marchés extrême-orientaux imparfaits, il faudrait envisager un avantage italien plus conséquent (" *In this case, Italy's advantage would have been substantially greater and institutions would have mattered greatly to competitiveness* ", p. 173).
- 7 Quant aux autorités publiques, elles adoptèrent des positions fort diverses, voire opposées. G. Federico montre ainsi comment le gouvernement japonais s'attacha dès le lendemain de la restauration de Meiji à promouvoir les exportations de soie. Après des résultats peu concluants, la politique de modernisation et de perfectionnement de l'élevage des vers lancée à la fin des années 1880 porta ses fruits. En revanche, si les autorités chinoises tentèrent par moment de soutenir ou d'encourager la production nationale, ce fut sans résultats. Les pouvoirs publics italiens enfin mirent peu d'empressement à soutenir les producteurs et leur intervention dans les années 1930, sous la forme d'une politique d'aides massive, ne put arrêter un déclin inéluctable. Mais à nouveau G. Federico considère que l'on ne peut savoir si l'appui de l'État constitua un avantage déterminant pour la production japonaise, tout en jugeant improbable que l'inactivité de leurs gouvernements soit à l'origine du déclin de ses concurrents.
- 8 Au total, arguant de l'insuffisance des données G. Federico apporte une réponse partielle et prudente à ses deux questions initiales. Il estime que l'augmentation des exportations de soie serait attribuable pour moitié à l'offre (dévaluation des devises des pays producteurs, capacité notable d'innovation dans la sériciculture et dans la filature). Elle ne serait donc pas entièrement guidée par l'incitation de la demande, contrairement à l'opinion généralement admise à propos des exportations de produits primaires. À ses

yeux, le facteur prépondérant de compétitivité à long terme est la disponibilité en travail faiblement rémunéré (" *The very survival of the industry depended on the supply of low-cost manpower* ", p.195), alors que la capacité des institutions à accroître le niveau de compétitivité serait minime. Mais sur ce dernier point la démonstration demanderait à être plus étayée. Ainsi la disparition de la prépondérance italienne résulterait essentiellement de l'industrialisation du pays, qui aurait contribué à accroître le prix de la main d'œuvre rurale dans des proportions que ne pouvait plus compenser le progrès technologique. L'innovation dans la filature fut découragée et l'Italie perdit sa primauté technologique traditionnelle dans ce domaine. En revanche le succès japonais reposerait sur un travail rural abondant et peu coûteux. Mais à la différence de la Chine, handicapée par une situation de troubles ou de guerre civile endémique, le Japon bénéficia d'une stabilité institutionnelle et sut valoriser les ressources dont il disposait en développant une production à laquelle elles étaient particulièrement adaptées. L'industrialisation ultérieure du pays, en raréfiant la main d'œuvre, fit périlcliter cette activité après les années 1950, et seule une forte protection a pu l'empêcher de subir le sort de ses homologues française puis italienne.

- 9 Au total, un travail stimulant et riche en informations pour qui s'intéresse aux industries de la soie, mais malheureusement desservi par de trop nombreuses négligences éditoriales.